

Comment faire **des sciences sociales?**

Les exercices et l'exploitation que nous avons faits à partir des 18 propositions qui suivent ont pour objectifs de faire réfléchir à comment se font les opinions sur les gens et les choses et à comment se font les sciences sociales et donc à **comparer l'opinion commune et la pensée scientifique**, autrement dit à **réfléchir à l'objectivité**, la scientificité des sciences sociales. Mais aussi de faire réfléchir à comment moi je me fais mon opinion sur les gens et les choses et comment je fais des sciences sociales, et donc **comparer mon opinion et la pensée scientifique**, autrement dit à **réfléchir à ma subjectivité**, à mes valeurs implicites. Pour cela, dans un premier temps, je vous ai demandé de suivre certaines des instructions qui suivent:

1. Pour chaque proposition, une après l'autre, dans la 1^e colonne, marquer votre accord (+), votre désaccord (-). Certains ont pris l'option de plutôt souligner leur méconnaissance du problème (?).
2. Pour chaque proposition, une après l'autre, dans la 2^e colonne, indiquer si votre première réponse était **(A)** plutôt affective, de la préférence morale, de la croyance ou **(R)** plutôt rationnelle, réfléchie, de l'ordre de la connaissance, basée sur des informations, ou encore **(S)** stratégique, liée à votre désir, volonté d'intégration ou de conformité dans votre groupe de copains, dans la classe, dans l'école ou par rapport au prof.
3. A travers ces 18 propositions, relevez ce à quoi vous tenez (= zones sensibles), ce que vous souhaitez affirmer, défendre, attaquer, ... Est-ce bien représentatif de vous-mêmes ? Manque-t-il des choses, des zones sensibles, des valeurs que vous voudriez rajouter ?

18 propositions: êtes-vous d'accord?

| | | | |
|--|--|--|--|
| 1. La dissolution des liens familiaux et du couple, le manque d'autorité parentale provoque le décrochage scolaire et l'augmentation de la toxicomanie chez les jeunes. | | | |
| 2. Les Noirs ont le rythme dans la peau. | | | |
| 3. Dans la conjoncture européenne et mondiale actuelle, il est indispensable d'assainir les finances publiques : l'État, comme n'importe quel ménage, ne peut dépenser plus qu'il n'a. | | | |
| 4. Les femmes sont plus émotives que les hommes. | | | |
| 5. Le fanatisme musulman est la pire menace pour l'Occident. | | | |
| 6. Les fumeurs sont moins atteints par la maladie covid 19 | | | |
| 7. Ça ne sert à rien d'aller voter ; c'est tous les mêmes. | | | |
| 8. L'École ne peut pas faire réussir tout le monde, il y a des doués et des pas doués. | | | |
| 9. On ne peut pas accueillir toute la misère du monde : il faut fermer les frontières. | | | |
| 10. Les statistiques du FOREM sont formelles: le chômage actuel est bien un problème de formation et de qualification. | | | |
| 11. Les femmes ne sont pas douées pour la mécanique. | | | |
| 12. Les accords sociaux doivent s'inscrire dans une logique de compétitivité des entreprises. | | | |
| 13. Les littéraires ne sont pas doués pour les maths. | | | |
| 14. Les feux de forêt en Californie sont dû à une mauvaise gestion. | | | |
| 15. Chaque être humain est essentiellement différent et sa personnalité échappera toujours à toute catégorisation. | | | |
| 16. Pour résoudre les problèmes de sécurité, il faudrait montrer plus de fermeté dans la définition des peines et surtout dans leur exécution. | | | |
| 17. Dès sa conception, le bébé est déjà une personne. | | | |
| 18. La TV et les jeux vidéo sont responsables des problèmes actuels de violence et de sexualité, surtout chez les jeunes. | | | |

On peut exploiter cette situation - problème dans 2 voies: **1)** continuer à approfondir la connaissance de son équation personnelle, **l'étude de sa subjectivité** et **2)** au contraire, voir comment on pourrait travailler «*scientifiquement*» ces 18 propositions, **l'étude de méthodes d'objectivation**.

Il est évidemment impossible de proposer des notes de cours sur la partie de travail sur la subjectivité. Le résultat en est nécessairement personnel et proportionnel à la volonté et à la capacité d'implication, de réflexivité, d'auto-analyse, d'introspection, aidée cependant par la situation de groupe si on l'accepte. Voici seulement ici, **sans les conclusions que chacun doit tirer pour lui**, les exercices proposés.

La préparation aux évaluations comme votre formation à votre future profession exigent que vous retravailliez plusieurs fois dans le sens de ce qui est proposé ici.

Pour continuer à étudier notre subjectivité:

1. Si vous reprenez les quelques points, valeurs, croyances, zones sensibles qui constituent votre identité, à votre avis, d'où vous viennent-ils ? Qu'est-ce qui a fait dans votre histoire personnelle que ce soit cela qui importe pour vous?
2. Comparez vos zones sensibles avec celles des autres: quelles différences, quelles convergences ? D'où viennent ces différences, ces convergences? Comparez vos histoires personnelles qui y ont amené.
3. ...

Comment objectiver ?

Les notes de cours qui suivent reprennent le travail d'analyse objective (c'est-à-dire centrée sur l'objet) des 18 propositions. Que peut-on dire de ces 18 propositions ? Qu'ont-elles en commun ? Que peut-on en conclure sur comment fonctionne l'opinion commune, le sens commun et en quoi les sciences sociales s'en différencient-elles ?

Introduction.

On est souvent (et naïvement) étonné devant les attitudes et les opinions à propos de phénomènes sociaux divers, de collègues, d'étudiants, de personnalités de toutes sortes et souvent aussi de soi-même. Pourquoi tel mathématicien, tel physicien ou tel chimiste, par exemple, capable de tant de rigueur, de précision et de logique dans les démarches qui lui sont familières oublie-t-il toute prudence, tout discernement, toute exigence épistémologique dès qu'il s'agit de décrire, de comprendre, de juger des faits sociaux et leurs interprétations courantes.

Si, en tant que personnes, nous avons droit aussi à participer, c'est inévitable, aux représentations sociales de notre milieu et de notre époque, en tant qu'enseignants, (a fortiori en sciences humaines et sociales) nous avons le devoir dans notre enseignement, dans la relation éducative que nous établissons, dans le rapport social auquel nous participons⁽¹⁾, de faire preuve de questionnement et d'explicitation épistémologique et de connaissances scientifiques (en sciences humaines).

1. Pourquoi cette "situation problème"?

Pourquoi vous soumettre ces 18 propositions?

Avec autant de propositions aussi différentes, avec un tel amalgame, une association aussi hétérogène, il est impossible d'adhérer (ou de s'opposer) affectivement à toutes comme il est impossible de toutes s'en distancier froidement. Il y en a toujours bien une au moins qui, affectivement, nous parle, mais jamais toutes. Leur association crée un étonnement, un désarroi, une décentration, à partir desquels il est possible de travailler.

1.1. Pour confronter les connaissances.

Le social, tout le monde connaît. Le chômage, la délinquance, la crise économique, l'immigration, l'interculturel, les rôles masculins et féminins, l'éducation des enfants, ... etc., chacun a sa petite idée, la meilleure bien sûr, sans quoi on ne la défendrait pas avec autant de conviction. Il faut vraiment être prétentieux ou ne trouver aucun autre boulot pour oser faire cours là-dessus et c'est pourtant ce que VOUS avez choisi (et moi aussi)!

Ce qui est vrai pour toute connaissance, à savoir qu'elle ne se construit jamais que sur une connaissance antérieure; ce qui est vrai pour tout enseignement, à savoir que son efficacité dépend (entre autres) de son ancrage dans les représentations sociales du sujet-apprenant à propos de l'objet enseigné⁽³⁾, l'est a fortiori à propos des phénomènes sociaux, de la conscience de soi, des autres, de soi par rapport aux autres et de la représentation des structures sociales, économiques, politiques et culturelles qui intègrent ce soi et ces autres.

Il est alors indispensable de provoquer volontairement une **rupture** par rapport à ses représentations sociales. Une certaine prise de conscience peut s'opérer à travers l'explicitation personnelle, d'une part, et à travers des conflits socio-cognitifs dans le groupe, d'autre part. Enfin, après cette explicitation et cette confrontation des représentations, il devrait être possible

d'apporter des éléments théoriques nouveaux permettant une déconstruction - reconstruction des connaissances à propos du social et de soi dans le social.

La rupture par rapport à ses représentations et l'analyse réflexive de ses représentations est peut-être (on n'en est jamais sûr) rendue possible ici par la juxtaposition de positions idéologiques différentes⁽¹⁸⁾, par la position analytique proposée par rapport à cet objet d'études : nos propres représentations.

1.2. Pour confronter les attitudes.

Le nombre d'attitudes possibles vis à vis de chacune des propositions est assez restreint, en sachant qu'aucun type d'attitude n'est pur, unique chez un sujet: ou on est favorable à la proposition (a), ou défavorable (b) ou indifférent (c) ou encore curieux de savoir ce qu'il en est vraiment (d), ou encore méfiant vis à vis de toute affirmation idéologique (e). On peut regrouper ces 5 positions en deux positions fondamentales:

- (A) une attitude de croyance, de foi, d'affirmation, d'adhésion (a) ou de rejet (b) affectif de la proposition ou de fuite affective du champ de la proposition (c) ou une méfiance a priori de l'idéologique (e) et
- (B) une attitude de doute et de recherche (d).

La première attitude (A) relève du niveau socio-affectif, la deuxième (B) du niveau cognitif, mais pas uniquement. Ainsi quelqu'un pourra croire vraiment en une proposition ou en son contraire et développer une argumentation solide, mais dans ce cas, l'attitude de croyance (le socio-affectif) préexiste et détermine l'argumentation (le cognitif). Inversement, il est possible aussi de décider une démarche personnelle de recherche à propos d'une proposition en sachant qu'on y est plutôt (dé)favorable, mais en se méfiant de soi-même et en explicitant ses croyances et ses valeurs, mais dans ce cas, c'est l'attitude de doute (le cognitif) qui détermine la démarche.

Malheureusement, à propos du social (à l'école ou à la TV), c'est souvent l'attitude (A) (affirmation de croyances) qui prévaut soit pour renforcer des croyances existantes, soit pour remplacer des croyances existantes par des nouvelles.

Ceci explique et entraîne, d'une part, une méfiance bien légitime vis à vis de certains cours, en particulier ceux des sciences humaines et sociales, surtout s'ils heurtent des croyances existantes et, d'autre part, explique et renforce le subjectivisme ambiant contemporain, c'est à dire l'affirmation de l'impossibilité d'une approche objective des problèmes sociaux (cfr ci-après). Sans tomber dans un positivisme béat, nous voulons au contraire essayer de faire la preuve que cette approche objectivante est possible.

Il serait beaucoup plus facile de ne pas aborder ce problème épistémologique, d'en ignorer l'existence et de légitimer par des "sciences" sociales, des "croyances" sociales. Avec un peu de métier et de charisme, il est possible de provisoirement mystifier son public.

C'est le pari résolument inverse qui est tenté ici⁴⁾.

Il ne s'agit donc nullement de provoquer une rupture à la convention, à la norme pour introduire une nouvelle dépendance à une future convention ou nouvelle norme en train de s'institutionnaliser, mais de provoquer cette rupture pour susciter un rapport autonome et réflexif à toute convention sociale, passée, présente ou future.

Le projet est ambitieux... Le projet est dangereux également dans la relation de pouvoir enseignant/apprenant. Les provocations de l'enseignant visant ruptures et interrogations

peuvent évidemment produire l'inverse, la crispation sur les anciennes croyances et une obéissance formelle aux provocations, ce dont l'enseignant est rarement dupe.

C'est donc cette **rupture** que le présent exercice souhaite provoquer. Et à travers cette rupture, seule une attitude de doute systématique, de remise en cause inconditionnelle se révèle efficace. Car on ne peut douter seulement de ce qui nous déplaît et affirmer ce qui nous plaît. L'honnêteté intellectuelle exige dans ce cas de douter de tout (ce qui est vrai pour l'enseignant aussi).

Or nous avons ressenti dans nos échanges qu'il est bien difficile de toujours douter, qu'il est bien difficile de renoncer provisoirement à ses valeurs, à son identité profonde, à ce qui nous est toujours apparu comme normal, naturel, évident, et qui, en même temps, constitue nos racines, nos liens les plus solides avec nos amis, notre famille, tous ceux qui comptent pour nous. Cette remise en cause fondamentale et permanente est douloureuse mais est la seule attitude scientifiquement acceptable en sciences sociales (cf. ci-après).

Cette attitude n'est pas nihiliste, ni désespérée. Elle est au contraire la plus humaniste qui soit, la seule qui croit jusqu'au bout que l'esprit humain est capable de s'auto-construire de manière autonome et collective à la fois et tout en sachant que cet esprit humain, cette humanité ne sont qu'un très bref moment dans l'histoire du monde. C'est donc avec une tendresse attentive, mais lucide et consciente que je vous demande d'observer ces drôles de bipèdes humains et leurs rapports sociaux, les interprétations portant toujours sur des logiques collectives, ce qui est fondamentalement différent de jugements portant sur les personnes.

1.3. Pour faire apparaître les obstacles épistémologiques.

Les historiens des sciences ont montré que la science n'évoluait pas de manière linéaire et régulière, mais au contraire par bonds qualitatifs entrecoupés de période d'évolution lente et même de stagnation ou d'exploitation pratique des découvertes précédentes. Ces bonds qualitatifs correspondent chaque fois au dépassement d'un obstacle épistémologique ⁽⁵⁾ important responsable de la période de stagnation précédente.

L'exemple le plus célèbre de bond qualitatif est celui de Galilée et Copernic qui permet de passer du géocentrisme à l'héliocentrisme et qui révolutionne non seulement l'astronomie mais permet des progrès formidables dans toutes les sciences. L'obstacle épistémologique dans ce cas était l'anthropocentrisme du sujet - observateur qui ne pouvait concevoir un monde dont il ne serait pas le centre. Cet anthropocentrisme était relayé et soutenu bien sûr par les systèmes idéologiques, moraux et religieux de l'époque. Cet obstacle a bloqué la science de Ptolémée à Galilée!

Nous sommes et serons toujours soumis à des blocages épistémologiques équivalents, ce qui n'empêche pas de continuer à progresser par nouveaux bonds qualitatifs.

Ainsi la science au cours de l'histoire de l'humanité progresse d'un obstacle à l'autre par bonds qualitatifs successifs. Les pédagogues des sciences sont alors évidemment tentés par la théorie de Haeckel (reproduction de la phylogenèse par l'ontogenèse) appliquée aux obstacles épistémologiques: l'élève qui apprendrait les sciences devraient surmonter successivement les mêmes obstacles que l'humanité dans son progrès scientifique. Ce n'est évidemment pas formellement vrai mais l'idée est pédagogiquement intéressante et le concept d'obstacle s'est imposé en didactique ⁽⁶⁾.

L'obstacle épistémologique est le plus souvent constitué de la conception préexistante à la démarche de recherche par rapport à l'objet de recherche, ce qu'on croit ou pense sans

nécessairement en être conscient avant de commencer à chercher et qui nous empêche de penser librement.

Pour notre part, suite à ces textes et suite au cours, nous retiendrons trois obstacles également en sciences sociales: l'obstacle du tabou, celui du sociocentrisme et celui de l'essentialisme.

Obstacle du tabou

Il est évidemment impossible de comprendre un phénomène, si le seul fait d'essayer de le comprendre est considéré comme sacrilège. Pourtant les phénomènes sacralisés ne manquent pas dans nos sociétés contemporaines : la religion, le Roi, le Pape, le Marché, la Culture, les Droits Humains ... Tout praticien en sciences sociales devra nécessairement surmonter cet obstacle et devenir **profanateur**, pour lui, dans sa démarche, **rien ne sera sacré**, ce qui n'est pas contradictoire avec une déontologie explicite exigeante.

Obstacle du sociocentrisme

Il est à relier à l'obstacle de l'expérience première de BACHELARD. Ce que nous vivons tous les jours, nous avons tendance à le généraliser. Ce particulier qui nous est propre, nous le considérons comme universel. Cela est d'autant plus vrai que nous avons tendance à évoluer toujours dans les mêmes milieux. Notre milieu social est considéré comme le seul milieu social. Nous évaluons tout à l'aune de notre propre expérience: égocentrisme (conception de l'identité sociale à partir de notre propre identité sexuelle, d'âge, sociale, ..., des relations humaines à partir de nos propres relations familiales, amicales, ...), sociocentrisme (conception de l'identité, des relations humaines, des rapports sociaux, ... des autres catégories sociales à partir de la nôtre), ethnocentrisme (conception de l'identité, des relations humaines, des rapports sociaux, ... des autres peuples à partir du nôtre)... etc. Le praticien des sciences sociales devra absolument **apprendre à se distancier, à se décentrer** par rapport à sa propre expérience, sa propre identité, ses conceptions premières.

Obstacle de l'essentialisme

Il est à relier à l'obstacle du substantialisme de BACHELARD. C'est considérer toute personne humaine comme définie par essence et partant de là considérer ses comportements comme nécessairement personnels, propres à sa personne et donc jamais explicables ni psychologiquement et a fortiori encore moins sociologiquement, économiquement, ... etc. Si telle personne a tel comportement, c'est parce qu'elle est comme ça. Cette survalorisation de l'Ego généralisé empêche toute démarche en sciences humaines (Exemple en classe de l'émotivité: si telle personne exprime de l'émotion à tel moment, c'est parce qu'elle est émotive et cela ne s'explique pas, c'est comme ça. Ce serait même un peu sacrilège d'oser chercher des explications: on n'en a pas le droit, c'est SA Personne. On rejoint ainsi le premier obstacle.) Et de nouveau le praticien en sciences sociales devra surmonter cet obstacle et partir d'une conception plus "existentialiste" de la personne.⁽⁷⁾

Conclusion 1: la rupture passe par la connaissance de son équation personnelle et par le réflexe cultivé de la dé-construction

L'équation personnelle, c'est *«en astronomie, l'erreur systématique (...) commise par tout observateur (...) dans la notation du moment où une étoile passe au méridien, d'où la nécessité d'une correction dite d'équation personnelle (...) et par extension, les distorsions et déformations systématiques que le cadre de référence du sujet (préjugés, stéréotypes, idées préconçues ...) imprime aux faits.»*⁽⁸⁾

Par rapport à notre tâche et notre projet général, nous élargirons encore ce concept d'équation personnelle. Nous l'élargirons au rapport global que chacun entretient avec des affirmations idéologiques comme nos 18 propositions, au rapport et à l'autocorrection de ce rapport aux niveaux des attitudes (doute fondamental cfr. 1.3.), des connaissances (explicitation et remise en cause des représentations et volonté d'approfondissement cfr. 1.2. et ce qui suit) et des obstacles épistémologiques (cfr.1.4).

J'invite donc chacun à essayer de définir son équation personnelle à partir de la confrontation de ses propres représentations de départ, de ses propres habitudes méthodologiques et de ses propres attitudes d'une part, par rapport à celles des autres et d'autre part, par rapport aux commentaires repris ici même.

A quoi suis-je plus sensible? En fonction de quelle identité ? Suite à quelles expériences ... ? Et comment en tenir compte dans une démarche de recherches ? En valorisant quelles compétences et en m'entraînant à quelles autres compétences ? En me basant sur quelles connaissances et en recourant à quelles autres connaissances qui me manquent ... ? En surmontant quels obstacles qui habituellement me bloquent ?

Méthodologiquement, on peut dire que pour faire des sciences sociales, la 1^{re} règle est de **déconstruire les évidences sociales**. Et justement, la plupart des 18 propositions sont des évidences sociales : le rythme des noirs, l'émotivité des filles, la rigueur budgétaire, le chômage, ... Le premier réflexe doit être la remise en question, la déconstruction du concept (de noir, d'émotivité, de politique budgétaire, de statistiques de chômage, ...). Bien sûr, c'est d'autant plus facile qu'on dispose déjà d'un bagage de connaissances, mais on peut aussi le faire sans savoir, en s'imposant des recherches, en 'googelissant' intelligemment.

2. Un peu d'épistémologie.

Après avoir d'une part expliqué et justifié la méthode utilisée (situation-problème) et fait valoir ses potentialités et d'autre part avoir insisté sur l'importance des attitudes par rapport à ces 18 propositions, il est temps maintenant d'énoncer quelques règles élémentaires de toute démarche qui se voudrait scientifique.

2.1. L'observateur observé.

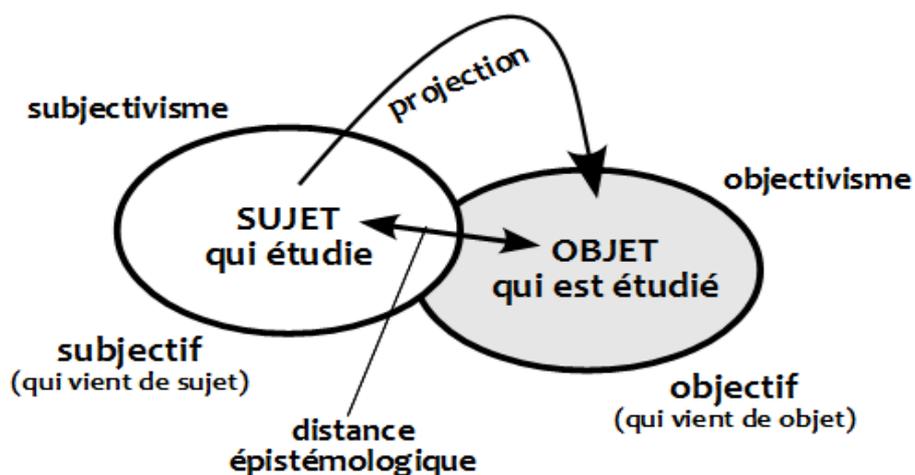
Le grand problème des sciences humaines par rapport aux sciences naturelles est qu'elles rejouent toujours le vieux gag de l'arroseur arrosé. En effet, les humains qui font des sciences humaines et sociales sont toujours compris dans ce qu'ils étudient, font toujours partie de ce qu'ils étudient. Le "sujet" qui fait l'action d'étudier, d'analyser, de comprendre ou d'expliquer se confond toujours avec l'objet qui est étudié, analysé, compris ou expliqué.

Il est de ce fait extrêmement difficile d'être "objectif", c'est à dire de travailler uniquement à partir de et sur les caractéristiques de l'objet étudié puisque l'objet est aussi le sujet qui étudie. Il est donc probable, si on n'y prend garde, qu'on sera "subjectif", c'est à dire qu'on travaillera aussi à partir de et sur les caractéristiques particulières du "sujet" particulier qui étudie un objet qui devrait être général et extérieur à lui.

C'est pourquoi une réflexion épistémologique permanente, une autocritique continuelle, des règles méthodologiques draconiennes sont indispensables dans toutes les sciences bien sûr, mais plus encore en sciences humaines. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas.

Ce n'est que lorsque les objets inanimés, pierres, arbres, foudre, terre, soleil, lune, ... ont été désinvesti de ce que les hommes y projetaient, ce n'est que lorsqu'ils n'ont plus été qu'objets que les sciences naturelles ont pu se développer. A chaque fois qu'une de ces distanciations "épistémologiques" (cf. le schéma qui suit) s'est produite, un bond qualitatif a été réalisé dans le domaine scientifique. Comme ces ruptures et ces bonds se sont accélérés au 19e siècle et jusqu'à la moitié du 20e, on a cru que les sciences pourraient tout comprendre, tout expliquer, qu'une Vérité scientifique universelle et définitive était accessible. C'est le positivisme (en sociologie voir Auguste Comte) ou pour reprendre les termes utilisés ici, l'objectivisme.

Inversement, dès le 20e siècle, des découvertes scientifiques ont remis en cause des vérités considérées comme définitives. Les sciences humaines et sociales naissantes, touchées par cette vague de relativisme ont alors développé une réflexion sur elles-mêmes et mis elles-mêmes en avant la difficulté pour elles de se distancier de leur objet. Par réaction à l'objectivisme s'est développée alors une vague de subjectivisme qui nous touche encore. Puisqu'UNE Vérité n'existe pas, certains esprits paresseux en ont déduit qu'il n'y avait pas de Vérités du tout ou que toutes les propositions étaient également vraies, puisque toutes émises par des sujets égaux entre eux et également subjectifs. C'est le relativisme... dans toute sa splendeur.



Entre cet objectivisme (positivisme) et ce subjectivisme (relativisme), il y a place pour une démarche simplement honnête et prudente. Connaître et expliciter les pièges de la pratique des sciences sociales permet de les éviter, au moins en partie. C'est pour cela qu'il est important de connaître son équation personnelle (cf. supra) et de définir et redéfinir son paradigme (cf. infra). Il est possible, par une simple attitude d'honnêteté intellectuelle (le doute permanent) et par des outils appropriés (cf. infra), d'éviter de se projeter dans l'objet de sa recherche, d'éviter de projeter ses valeurs, ses normes, ses opinions. Et s'il y a toujours une zone où la rupture épistémologique est impossible, l'évaluation critique de cette distorsion, des limites actuelles de la science est possible.

Toujours dans le but d'éviter ces déformations subjectives, on s'obligera à définir correctement des concepts scientifiques (2.2), à distinguer les différents types de relations entre les faits (2.3), à se méfier des classes statistiques évidentes (2.4) et s'interroger et poser des hypothèses valides (2.5).

2.2. Définir des "faits scientifiques".

La démarche scientifique comme toute démarche de connaissances commence par nommer les choses, leur donner un nom, les décrire. Ce point de départ est capital car il détermine la suite de la démarche. Il est donc important de bien nommer les choses, de bien les définir, même si la recherche aboutira souvent à les redéfinir autrement.

La démarche scientifique consiste au départ à remplacer le couple [fait empirique/mot courant], le fait empirique, ce qui nous apparaît comme la réalité et qui pourtant est déjà mentalement construit et le mot courant qui le nomme, mot déjà chargé d'interprétations et de jugements implicites par le couple ["fait scientifique"/"concept scientifique"], le "fait scientifique", c'est-à-dire rationnellement (ou expérimentalement) reconstruit et le "concept scientifique", théoriquement reconstruit dans un champ notionnel maîtrisé.

A cet égard, l'exemple de la proposition à propos des *noirs qui ont le rythme dans la peau* est éclairant. Comment définir les "noirs"? Dans un premier temps, il faut se mettre d'accord simplement ou rendre le concept univoque : être tous d'accord sur qui sont les noirs. Ensuite, si "noir" est relativement univoque dans la réalité quotidienne (fait empirique) et dans le langage courant (mot courant), il n'en est pas de même théoriquement, abstraitement (fait scientifique) car cette réalité plus ou moins univoque pour nous (pour une population particulière) ne l'est pas nécessairement pour d'autres, pour des Japonais, par exemple, et ne permet pas de circonscrire précisément le phénomène étudié. A partir de quand est-on "noir"?

Car le fait empirique dépend précisément de notre empirisme. Il n'a pas de valeur absolue. Ainsi, pour nous Belges, un "noir", ce sera d'abord un Bantou zaïrois et non un Peul ou un Aborigène australien. Et le mot courant sera chargé de toutes les connotations⁽⁹⁾ que ce concept aura acquises au fil de nos expériences: le "noir" pour nous se dégage difficilement des noirs que nous avons effectivement rencontrés, vus à la tv, étudiés dans notre histoire coloniale. C'est Mobutu, Kabila, Mandela, Will Smith, Morgan Freeman, Obama, Joey Starr ou ... Selon nos expériences (bonnes ou mauvaises) et selon les connotations du concept pour nous, notre attitude sera plus ou moins bien(mal)veillante et nos attentes implicites dans un sens ou dans un autre.

On voit donc que le mot courant, s'il est univoque pour nous, est en fait plurivoque, normatif (induisant une certaine représentation sociale, des attentes, des attitudes) et connotatif.

Le fait scientifique (ici, par exemple, la proportion de mélanine dans la peau) doit être construit indépendamment du fait empirique, visible, évident (enfin quoi, les noirs, tout le monde sait bien de qui il s'agit). [Et à condition, bien sûr, que la proportion de mélanine dans la peau soit révélateur de quelque chose dans le phénomène étudié, ce qui n'est pas évident du tout.]

Le concept scientifique doit donc être le plus univoque et a-normatif possible et être construit dans un contexte connotatif commun et maîtrisé. Il est indispensable d'ainsi définir scientifiquement tout phénomène étudié.

2.3. Définir des relations entre les faits.

Après avoir correctement nommé les phénomènes, avoir bien conceptualisé chaque fait étudié, la démarche scientifique s'attache à bien concevoir les relations entre ces faits. Si pour la simplicité de l'analyse, on isole deux faits, soit A et B, les relations entre A et B peuvent être multiples: on pourra parler d'indifférence, de corrélation ou de relation de causalité. C'est cette dernière relation de causalité que la science cherche à établir entre deux ou plusieurs phénomènes.

Et toujours, soit par expérimentations successives, soit à partir de données chiffrées, c'est l'analyse statistique qui mesurera la corrélation entre A et B selon diverses techniques (coefficient de corrélation, ...). L'analyse statistique pourra dire si A est fonction de B et réciproquement et pourra étudier cette fonction, au sens mathématique du terme. Mais jamais, l'analyse statistique ne pourra révéler si cette corrélation statistiquement prouvée est une relation de causalité. Seule l'analyse et le champ théorique de référence pourront poser cette hypothèse de causalité.

Ainsi, toujours avec l'exemple de la même proposition, si on arrive à définir correctement les deux phénomènes (A: "noir" et B: "rythme"), il est vraisemblable qu'on pourrait prouver une certaine corrélation statistique entre A et B, mais qui pourrait prouver une causalité de A sur B ou de B sur A?

Ce n'est pas tout. L'évolution récente de toutes les sciences nous a montré qu'une relation de causalité est rarement à sens unique. Si A est la cause de B, il arrive le plus souvent que B exerce une action en retour sur A. Par exemple, si la pluviosité exerce une action évidente sur la végétation, il est non moins vrai que la végétation exerce une action sur la pluviosité.

Toutes les remarques qui précèdent portaient sur les relations entre deux variables. Mais il est évident que tout phénomène étudié comporte bien plus de deux variables. Dès lors plusieurs variables pourront également être ou non corrélées. Des relations de causalité, simples, croisées et en retour pourront ou non exister entre elles. L'analyse systémique a bien montré dans de nombreuses sciences (cybernétique, biologie, médecine, psychiatrie, géographie, ...) tout

l'intérêt de ce type de démarche. L'analyse systémique cherche à rendre compte du système de relations complexes existant entre les multiples variables d'un phénomène donné.⁽¹⁰⁾

2.4. Définir des classes statistiques.

En sciences humaines, l'expérimentation est rarement possible. Les vérifications d'hypothèses seront le plus souvent statistiques. Mais on oublie parfois, et particulièrement dans les 18 propositions, que l'hypothèse doit précéder la vérification statistique.

Ainsi, si on étudie le phénomène du chômage, poser les deux classes statistiques Belges/non Belges suppose cette catégorisation significative. Parmi la masse de chômeurs complets indemnisés (+ ou - 330.000 en Belgique en mars 2020), on a jugé que diviser cette masse entre ces deux catégories pouvait expliquer le phénomène étudié. Alors que, bien sûr, de multiples autres classements sont possibles: âge, couleur des yeux, sexe, couleur des cheveux, qualification, Wallons, Bruxellois, Flamands...⁽¹¹⁾

Classer correspond déjà à une interprétation du phénomène comprenant les éléments classés. Aucun classement n'est évident: il se propose toujours de valider une hypothèse implicite ou explicite. Vous aurez compris que dans la démarche qui est la nôtre, il est indispensable d'explicitement cette hypothèse avant de classer les éléments relevés.

2.5. S'interroger et poser des hypothèses valides.

C'est bien connu : en sciences, on pose des hypothèses. Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais qu'est-ce qu'une hypothèse ? Comment poser une bonne hypothèse ?

On oublie souvent qu'une hypothèse est une réponse, une réponse simple, probable et provisoire, mais avant tout une réponse à une question. Il n'y a pas d'hypothèse, donc pas de sciences, sans question, sans étonnement, sans curiosité, sans désir de découverte (c'est à dire d'information inattendue).

Si on connaît déjà le problème du chômage, de la crise économique, de l'éducation des enfants, ..., si on a des opinions plutôt que des questions, il n'y a pas de démarche scientifique possible. « *Toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.* »⁽⁵⁾

L'art est donc bien de se poser de bonnes questions.⁽¹¹⁾ Et il n'y a malheureusement pas de recette pour formuler une bonne question. Elle est toujours fonction des connaissances antérieures, du système théorique de référence comme la réponse provisoire qu'on lui donne d'ailleurs.

L'hypothèse est la réponse à cette "bonne question", une réponse provisoire, puisque la question demeure tant que cette réponse provisoire n'a pas été vérifiée. Elle doit également être relativement simple, ou plus exactement vérifiable. Ce n'est pas une conjecture: elle suppose possible la construction d'un processus technique permettant sa vérification. Elle doit enfin être probable, au moins aux yeux de celui qui la pose. Rappelons aussi (cf 3.2.) que toute hypothèse doit être composée de concepts (et donc être elle-même) univoques, a-normatifs et compris dans un champ connotatif commun et maîtrisé. Une hypothèse doit simplement être vérifiée, et si elle-même et sa vérification doivent toujours être scientifiquement critiquées, elle ne doit pas servir à alimenter les polémiques. Ce n'est pas son rôle: une bonne hypothèse est plus discrète.

Conclusion 2 : la **rupture** passe par la reconstruction (après la déconstruction), par la **conceptualisation**.

Faire des sciences sociales suppose donc de faire rupture avec le sens commun, avec les représentations sociales dominantes. Cette rupture passe par la reconstruction intellectuelle autonome de son objet de recherche. Cette construction autonome de son objet de recherche demande de construire les concepts de base qui constituent les pôles des questions qu'on se pose et des hypothèses qu'on fait, de poser le type de relations qu'on établit entre ces pôles, entre ces concepts, de définir soi-même quand cela est nécessaire les catégories statistiques auxquelles on recourt et de poser des hypothèses valides, c'est-à-dire une réponse provisoire falsifiable sur les relations probables entre les variations étudiées.

Après avoir rappelé les règles méthodologiques minimales à respecter AVANT la démarche scientifique (tout reste à faire), reprenons nos 18 propositions et relevons ce qu'elles ont en commun d'une part (cf. 4.) et par opposition ce qu'elles n'ont pas d'autre part (cf. 5.).

3. Ces 18 propositions sont ...

Nous relèverons ici quatre propriétés fondamentales de ces propositions. Ces propriétés sont celles des représentations sociales stéréotypées et constituent les conditions de leur fonctionnement. En effet, pour qu'un groupe social arrive à les diffuser et à les imposer largement dans une population (cf 5.) et pour qu'elles remplissent leurs fonctions sociales (cf 6.), il est nécessaire dans l'état actuel des rapports sociaux qu'elles soient simples, générales, naturelles et idéologiques.

3.1. ... simplificatrices.

Chacune de ces propositions évoque au moins un problème social grave et complexe: la crise économique, l'immigration, les rapports sociaux entre les sexes, l'humanité, les rapports race/culture/ comportements et identité personnelle, ... etc. Et ces problèmes graves qui, s'ils nous étaient posés en ces termes, nous imposeraient modestie et prudence, sont traités ici de manière définitive et catégorique.

De ces ensembles complexes, chaque proposition extrait deux facteurs, seulement deux, et les place en relation de causalité simple. Elles simplifient ainsi les problèmes à l'extrême, en réduisant au minimum possible le nombre de facteurs (deux) d'une part et en leur appliquant d'autre part la relation explicative la plus simple également. Plus simplificateur que ça et il n'y a plus de proposition du tout!

C'est bien sûr l'inverse qu'il faudrait faire: nous y viendrons. (cf. 4.1.)

3.2. ... généralisantes.

A travers la plupart de ces propositions, nous montrons que nous restons de grands enfants qui aimons encore les westerns. Cow-boys et indiens, bons et mauvais, anges et démons, ... nous partageons le monde en deux grandes catégories générales et nous y rangeons tout le monde, sans hésitations, sans nuances et sans compromis. Il y a les hommes et les femmes, les doués et les pas doués, les noirs et les blancs, ... La question des limites, des frontières de ces catégories ne se pose pas : ce sont des ensembles tellement évidents qu'il n'est même pas nécessaire de les définir.

Comme ces deux catégories générales sont opposées et appréciées positivement ou négativement, il va de soi que les auteurs et les partisans de ces propositions se rangent eux-mêmes dans la "bonne" catégorie. Si les Arabes sont fanatiques, c'est par rapport à nous qui ne le sommes pas. Si les femmes ne sont pas douées pour la mécanique, c'est par rapport aux "hommes" que leur essence humaine prédisposerait à la maîtrise de cette technique. Les immigrés sont moins travailleurs et plus délinquants que les belges...etc.

Enfin ces deux catégories générales sont le plus souvent atemporelles. Elles n'évoluent pas. Elles sont toujours vraies en tous temps et en tous lieux. Les noirs seront toujours les noirs, les femmes, des femmes et les arabes, des arabes.

Le monde entier en deux et seulement deux catégories, l'une positive, l'autre négative et valables toujours et partout: plus général que ça, il n'y a plus non plus de proposition possible. Et c'est toujours l'inverse qu'il faudrait faire (cf. 4.2.).

3.3. ... naturalisantes.

Ces vingt propositions ont encore en commun de se représenter le monde et les hommes selon une conception philosophique qu'on pourrait qualifier d'essentialiste, par opposition à existentialiste ⁽⁷⁾.

Il semble en effet que les défauts et qualités des noirs, femmes, immigrés, arabes, volontaires, bébés, ... leur sont conférés par essence. Ils préexistent en quelque sorte à leur existence. On ne devient pas femme (S. de BEAUVOIR), on "est" (on naît?) peu doué pour la mécanique. On ne devient pas arabe, on "est" (on naît?) fanatique. L'identité est pré-définie (ce qui permet la généralisation).

Cet essentialisme est évidemment inné (par opposition à acquis) et naturel (par opposition à culturel). Cette vieille querelle est scientifiquement dépassée. Pascal écrivait déjà au 17e que « *la coutume est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature et pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand'peur que cette nature ne soit elle-mesme qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.* ». Et Lévi-Strauss au 20e: « *.. les causes ne sont pas distinctes réellement, et la réponse du sujet constitue une véritable intégration des sources sociales et biologiques de son comportement. (...) C'est que la culture n'est, ni simplement juxtaposée, ni simplement superposée à la vie. En un sens, elle se substitue à la vie, en un autre, elle l'utilise et la transforme, pour réaliser une synthèse d'un ordre nouveau.*» ⁽¹³⁾

Ces querelles essence/existence, inné/acquis, naturel/ culturel ne sont pas scientifiques mais socio-politiques. En effet, c'est toujours en fonction d'un projet social qu'on défendra tel ou tel pôle, qu'on insistera sur les causes biologiques (souvent pour un projet plutôt conservateur) ou sur les causes sociales (souvent pour un projet de changement social).

Les vingt propositions entretiennent une confusion entre les causes biologiques et sociales, mais en laissant supposer que les causes biologiques sont déterminantes, que l'inné l'emporte sur l'acquis, ce faisant elles se présentent comme "naturelles", évidentes, allant de soi et défendent ainsi des projets socio-politiques plutôt conservateurs (justification et défense de privilèges).

3.4. ... idéologiques.

Enfin ces propositions sont idéologiques. Cela signifie qu'elles proposent une vision du monde et des rapports sociaux doublement particulière, particulière dans ses fondements, ses causes et particulière dans ses effets, dans ses conséquences d'une part et que d'autre part ce doublement particulier essaie de se faire passer pour général et universel. (cf. schéma page suivante)

Cette représentation sociale, cette vision du monde et des rapports sociaux est d'abord particulière à un groupe social, plus ou moins étendu, à la façon dont il voit le monde à partir de la position sociale qu'il occupe et à ce qu'il croit correspondre, à tort ou à raison, à ses intérêts sociaux dans la société, toujours en fonction de la place qu'il y occupe.

Cette représentation sociale est encore particulière en ce sens qu'elle entraîne des effets sociaux particuliers, plus ou moins (in)contrôlés par le groupe social initiateur et plus ou moins (dé)favorables à ce groupe, selon l'interaction sociale conjoncturelle dans laquelle cette représentation s'insère puisque d'autres acteurs sociaux interféreront.

Cette représentation sociale particulière et les effets sociaux particuliers qu'elle risque d'entraîner seront présentés consciemment ou non, volontairement ou non par l'acteur social initiateur comme universels et généraux et comme répondant aux intérêts sociaux de tous et

visant le bien commun. Il s'agit finalement de persuader les autres acteurs sociaux que ses intérêts sont aussi les leurs.

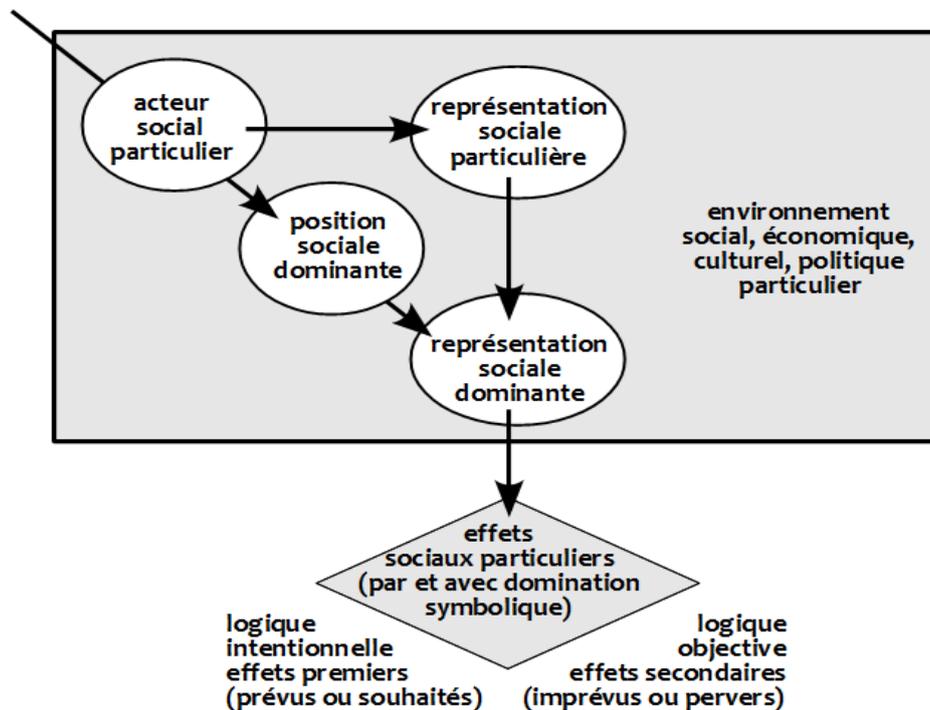
Ajoutons enfin qu'une proposition idéologique comme nos 18 propositions peut également remplir une fonction de communication, de communion même: c'est une façon de dire "je suis comme toi, nous sommes ensemble, nous pensons la même chose ...".⁽¹⁴⁾

C'est dans cette évidence sociale, c'est dans ses fonctions de communication et de communion que les formules et affirmations des démagogues vont puiser pour s'affirmer. C'est pour cela qu'il est bien difficile dans un débat de s'opposer à de tels propos.

Concrètement, cela veut dire que, pour toute proposition idéologique (et toute proposition l'est potentiellement), il sera toujours éclairant de se poser les questions suivantes.

Qui énonce cette proposition? Qui la répète et la propage? Quelle position sociale (quelle place dans les rapports de production et de consommation) occupent-ils? Quels intérêts psychologiques, sociaux, économiques, politiques, ..., peuvent avoir ces acteurs à défendre une telle proposition? Quels effets concrets (psychologiques, sociaux, économiques, politiques, ...) souhaitent-ils produire (effets souhaités), peuvent-ils produire (effets possibles), risquent-ils de produire (effets probables) en énonçant et défendant cette proposition? Et moi, en fonction de ma position sociale et de celle de mes proches, en fonction de mes valeurs, de mes croyances et de mes intérêts objectifs, comment vais-je me situer par rapport à cette proposition?

Cette question de l'identité sociale des acteurs sociaux en présence, de leurs intérêts, de leurs stratégies, conscientes ou non, intentionnelles ou non est centrale dans la démarche des sciences sociales (cf. 4.4.).



Conclusion 3 : ce sont des "représentations sociales" implicites.

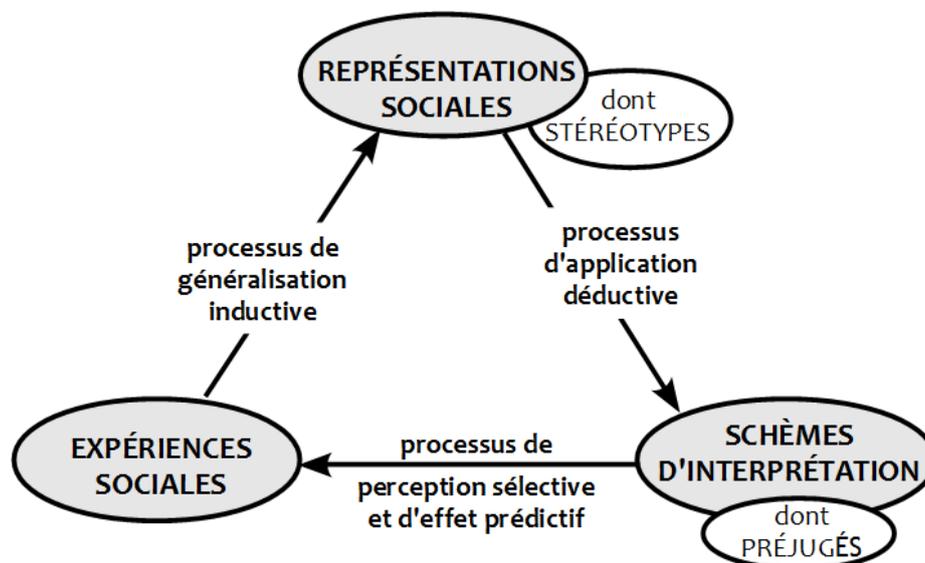
Ces 18 propositions sont finalement des représentations sociales implicites, en ce sens qu'elles organisent notre perception, notre compréhension de notre milieu social et nous permettent de nous y intégrer. Mais cette perception, cette compréhension et cette intégration sociale, nous n'en contrôlons que peu les orientations, tant que nous ne nous forçons pas à effectuer sur elles un feed-back réflexif, tant que nous ne nous obligeons pas à les expliciter et à les analyser.

Pour S. MOSCOVICI, la représentation sociale est « un système de valeurs, de notions et de pratiques relatives (...) au milieu social, qui permet non seulement la stabilisation du cadre de vie des individus et des groupes, mais qui constitue également un instrument d'orientation de la perception des situations et d'élaboration des réponses. » (18)

Dans la vie courante, nous fonctionnons à l'économie d'énergie. Nous ne prenons pas le temps d'analyser chaque situation en remettant chaque fois en cause notre perception des choses, les prémisses de notre rapport au réel social, les fondements des réponses comportementales aux situations les plus diverses. Comme notre main dans le noir cherche automatiquement l'interrupteur à la place où il se trouve habituellement, dans la vie sociale, nous adoptons automatiquement les opinions et les attitudes que notre expérience personnelle particulière a transformé en espèce de réflexes socioculturels. Ces modèles socioculturels appris ne seront remis en cause qu'en cas de dysfonctionnement grave, comme notre main par rapport à l'interrupteur, si la lumière ne s'allume pas ou s'il n'y a pas d'interrupteur.

Le système de représentations sociales nous sert donc dans la vie courante à gagner du temps, à percevoir ce qui nous entoure en fonction de ce que nous connaissons déjà, à intégrer les éléments nouveaux dans des schèmes préexistants, à les interpréter en fonction de ceux-ci et à produire rapidement une réponse adaptée. Les représentations sociales particulièrement implicites, peu cognitivement contrôlées sont appelées stéréotypes (cf. note 15 également).

Notre perception du monde social s'organise donc en fonction du schéma suivant:



4. Alors que ces propositions devraient être ...

Après avoir relevé ce que nous reprochions à ces vingt propositions en tant que praticiens des sciences sociales, nous allons reprendre ici ce qu'à l'inverse nous souhaiterions que ces vingt propositions prennent en compte.

4.1. ... complexes.

Plutôt que simplificatrices, nous souhaiterions au contraire qu'elles prennent en compte la complexité des phénomènes qu'elles prétendent expliquer.

Prenons l'exemple de la proposition « *les femmes ne sont pas douées pour la mécanique* ». Prise au sens littéral, elle isole un facteur biologique (être femme) comme cause d'une variable psychotechnique isolée également (les compétences en mécanique). Outre la vérification du fait pour laquelle il faudrait construire un protocole d'expérimentation valide, comment ne pas voir que dans le rapport entre les femmes et la mécanique de multiples autres facteurs pourraient intervenir, par exemple, sans être aucunement exhaustif et en ne relevant que des facteurs non biologiques:

- Éducation : attentes des parents, jeux habituels, jouets utilisés et histoires racontées, comportements (dé)valorisés, modèles parentaux et extra-familiaux ... ;
- modèles socioculturels : statut de la femme, rôles familiaux, identités maternelle et paternelle, conception de l'éducation et de la socialisation, influences scolaires ... ;
- structures économiques : division du travail, conjoncture de l'emploi, politiques des salaires, revenus des ménages, organisation de la production ... ;
- choix politiques : politique de l'enseignement, politique sociale et éducative, organisation de la sécurité sociale et des allocations de chômage, politique familiale, politique de l'emploi, mouvements féministes, mouvements familialistes ...

A travers cet exemple, on voit la complexité d'un tel phénomène et l'obligation de le concevoir dans la multiplicité de ses dimensions: multiplicité des facteurs, multiplicité des aspects et multiplicité des interrelations et des types d'interrelations entre ces facteurs et ces aspects.

Cela nous conduit à définir le 1^{er} des axiomes de notre démarche en sciences sociales.

Tout phénomène social est socialement complexe.

Et à définir une 1^e règle méthodologique de notre démarche. Comme tout phénomène social est l'objet d'interrelations multiples entre de multiples facteurs compris dans les multiples aspects de ce phénomène :

Pour tout phénomène social, on s'obligera à envisager plusieurs facteurs dans chacun des quatre aspects suivants (au moins) : aspect psychosocial, aspect socio-économique, aspect socioculturel, aspect politico-institutionnel et à chercher les multiples interrelations entre ces facteurs et ces aspects. (aspect ou composante, comme en étude du milieu, les deux termes sont utilisés indifféremment).

4.2. ... relativisantes.

Ce point est finalement un corollaire du précédent (et des suivants). Car, si le phénomène social est considéré dans ses diverses composantes, il n'est plus question de faire deux grandes catégories, ni de les connoter positivement ou négativement. En fonction de sa démarche et de

ses hypothèses, on n'aura plus que de multiples classes statistiques, non connotées, qu'on croisera entre elles pour chercher des explications au phénomène étudié.

Pour éviter malgré tout les généralisations abusives, on s'obligera à décentrer sa perception et son analyse, décentrer soit dans sa propre société (à l'aide de la sociologie), soit dans d'autres sociétés, dans le temps (à l'aide de l'histoire), dans l'espace (à l'aide de l'ethnologie). Ce qui nous semble vrai pour nous, est-ce vrai aussi pour d'autres groupes sociaux, pour d'autres sociétés, pour les sociétés passées, pour les sociétés lointaines ?

Cela nous conduit à définir le 2^e des axiomes de notre démarche en sciences sociales.

Tout phénomène social est relatif à son contexte spatio-temporel.

Et à définir une 2^e règle méthodologique de notre démarche. Comme tout phénomène social est relatif à son contexte, qu'il est situé dans le temps et dans l'espace :

Pour tout phénomène social, on s'obligera à le situer dans le temps et dans l'espace, dans son contexte particulier et pour se décentrer à le comparer avec des phénomènes comparables dans d'autres contextes : autre époque, autre lieu, autre société.

4.3. ... historico-sociales.

A travers l'exemple précédent (femmes et mécanique), nous avons relevé de multiples facteurs, tous non biologiques ou tous sociaux au sens large du terme. Alors que nos propositions avancent plutôt des explications biologiques, tout en laissant une certaine confusion entre les deux. Est-ce que cela veut dire que nous allons commettre l'erreur inverse?

Plutôt que de confondre facteurs naturels et facteurs culturels pour les opposer, nous les distinguerons pour les intégrer. De nouveau, entre ces facteurs, ce sont des interactions multiples et complexes qui se nouent.

Pour éviter la confusion, en sciences sociales, nous ne nous préoccupons que des facteurs sociaux, sans exclure la possibilité d'explications complémentaires à l'aide de la biologie, la chimie, la physique, mais en laissant à chaque spécialiste le soin de nous apporter ces éclairages. C'est seulement dans un deuxième temps qu'on cherchera ensemble avec les autres spécialistes les interrelations et qu'on tentera une synthèse provisoire. ⁽¹⁶⁾

Dans un premier temps, on épuisera les possibilités multiples de recherches d'explications sociales. Cela nous amène à définir notre 3^e axiome de notre démarche.

Tout phénomène social est socialement explicable.

Et à définir une 3^e règle méthodologique:

Pour tout phénomène social, nous nous obligerons à chercher toutes les explications sociales possibles avant d'accepter toute détermination biologique. ⁽¹⁷⁾

4.4. ... dialectiques.

Nos vingt propositions sont idéologiques, c'est à dire qu'elles reflètent chacune le point de vue d'un acteur social à propos du phénomène concerné. Ce point de vue est orienté par la position sociale de cet acteur et par ses intérêts sociaux. C'est (socio-)logique. L'important, nous l'avons déjà signalé (cf. 3.4.), c'est de bien identifier l'acteur en question et de bien analyser sa position sociale et ses intérêts. Et ce qui est vrai pour cet acteur l'est aussi pour tous les autres acteurs impliqués par la proposition.

Il serait facile pour chacune des 18 propositions de trouver des factions rivales prêtes à se disputer à propos de celles-ci. Plutôt que de s'arrêter à leurs opinions et à leur argumentation, il s'agit ici de chercher en amont de cette opinion pour comprendre ce qui la motive (position sociale et intérêts sociaux toujours). Mais toujours, nous trouvons des acteurs sociaux concurrents, rivaux, opposés. (Rappelons qu'il s'agit ici de comprendre les opinions personnelles par rapport aux idéologies, c'est-à-dire en fonction des positions sociales de leurs émetteurs et non en fonction d'une pseudo-personnalité immanente tombée des astres). Ce qui nous permet de définir notre 4^e axiome.

Tout phénomène social est socialement conflictuel.

Et de définir une 4^e règle méthodologique. Comme tout phénomène social sera considéré comme le lieu ou l'enjeu potentiellement conflictuel d'interactions sociales entre des acteurs sociaux nécessairement concurrents (rareté relative de tout bien social) :

Pour tout phénomène social, on s'obligera à pointer et identifier les acteurs impliqués dans l'interaction sociale considérée, à les classer dans des groupes d'intérêts théoriques, et à recueillir et confronter les points de vue de chacun de ces groupes d'acteurs.

Conclusion 4 :

Tout phénomène social sera donc considéré comme :

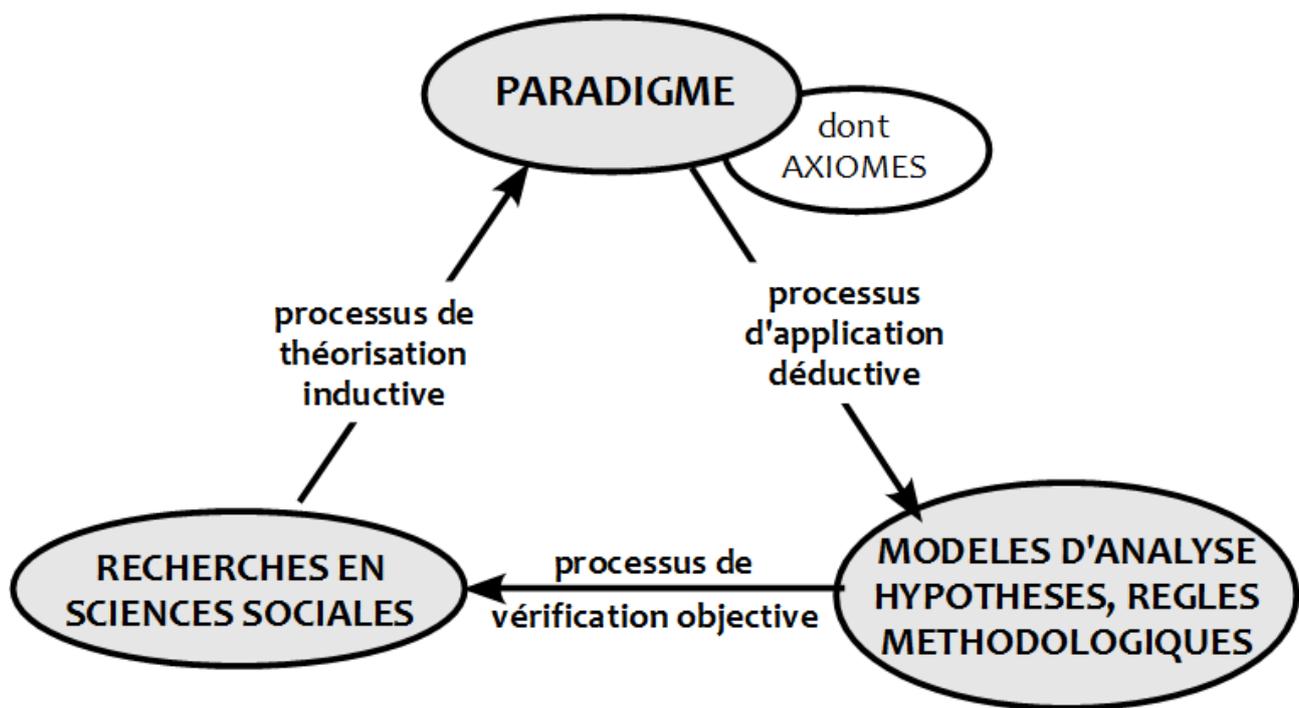
- **socialement explicable,**
- **relatif à son contexte spatio-temporel,**
- **socialement complexe et**
- **socialement conflictuel**

avec comme règles méthodologiques principales l'obligation de :

- chercher avant tout des explications sociales,
- situer le phénomène dans le temps et dans l'espace,
- envisager les différents aspects du phénomène et
- confronter les différents points de vue des acteurs impliqués.

Les aspects constituent une approche partielle d'un phénomène social et les points de vue, une approche partielle. La démarche en sciences sociales essaiera donc de cumuler ces différentes approches, d'en analyser chacun des éléments (chaque aspect et chaque point de vue) et d'en proposer une synthèse originale et objectivée.⁽¹⁸⁾

Le schéma qui suit et qui illustre le fonctionnement constructiviste de la recherche et de la construction des connaissances en sciences humaines est à mettre en relation avec le schéma de la page 16 qui illustre le fonctionnement constructiviste de notre système de représentations sociales, le fonctionnement du sens commun.



5. Comment s'imposent les représentations sociales?

Comme nos propositions, de nombreuses représentations sociales s'avèrent stéréotypées et idéologiques. Ces stéréotypes sont largement partagés par d'importantes couches de la population. Comment se fait-il que des opinions aussi simplistes soient si facilement acceptées? Comment ne faisons-nous pas preuve de plus d'esprit critique? Les recherches en psychologie sociale (cf. ouvrage cité en ⁽¹⁵⁾) nous apportent quelques réponses.

5.1. C'est normal ...

Les loups hurlent avec les loups. Dans les groupes sociaux auxquels nous participons, famille, école, clubs ou mouvements ..., nous avons soin de nous intégrer, de nous faire accepter et apprécier. Même dans des groupes de rencontre éphémères, il est rare qu'un individu se singularise au point de s'opposer, auquel cas il risque d'ailleurs l'exclusion.

Nous exprimons donc des opinions conformes ou du moins pas trop divergentes aux opinions de la majorité des membres des groupes auxquels nous participons. Si la majorité exprime des stéréotypes, nous reprendrons le plus souvent ces stéréotypes à notre compte. Nous ne prendrons que rarement le risque d'encourir la disgrâce ou même seulement la désapprobation de la part des parents, des amis, des autres qui comptent pour nous.

La norme, c'est la règle de la majorité. Être normal, c'est se situer avec la majorité au centre de la courbe de Gauss, dite normale. Normal ne signifie donc pas naturel, vrai ou logique mais simplement majoritaire et notre avis dont nous sommes si fiers n'est souvent que la moyenne de la majorité des avis que nous avons le plus entendu dans notre histoire personnelle.

Deux courants théoriques ont étudié cet alignement à la norme. TARDE et LE BON, vers 1900, parlent de contagion sociale à propos des phénomènes de foule et leurs travaux ont tristement inspiré les grands chefs fascistes du 20^e siècle ⁽¹⁹⁾. Plus récemment des chercheurs américains,

ASCH surtout, ont réalisé des expérimentations en laboratoire sur des petits groupes. Ils ont ainsi démontré l'importance de la conformité sociale dans la construction des opinions et attitudes, même pour des phénomènes de fausse perception par exemple ⁽²⁰⁾.

S'il est normal d'être normal, si ces expériences montrent notre dépendance, elles permettent également une prise de conscience et une possible et progressive autonomisation. Il ne s'agit pas ici de banaliser le conformisme ni d'atténuer la responsabilité personnelle du conformiste. Au contraire, la marionnette qui lève les yeux aperçoit les fils qui guident sa conduite et devient responsable de son action.

5.2. A force de l'entendre répéter ...

Les stéréotypes ont également une fonction de communication, de cohésion sociale. Ils servent de mots de passe, de signes de reconnaissance, de cris de ralliement. De ce fait, ils sont souvent répétés non pas tellement pour s'affirmer que pour unir en discriminant (cf. infra 7.2.), mais ce faisant ils s'affirment, se renforcent, se propagent.

Cet effet de la répétition est bien connu et largement utilisé par les publicistes qui, s'ils jouent sur certains changements mineurs, maintiennent un élément central permanent (L'Orval, parce que vous l'avez bien !). La répétition assure l'efficacité de bien de ces publicités. Songeons aussi à la propagande anti-juive pendant la guerre par exemple.

5.3. Par perception sélective.

Il nous est impossible de percevoir tous les stimuli de notre environnement physique, tous les signes de notre environnement social. Notre perception est sélective (Cf. schéma p.16). Nous ne percevons, n'interprétons, n'intégrons que les éléments qui sont intégrables à la représentation que nous avons déjà de notre environnement et nous ignorons les autres. Ce n'est que dans des conditions particulières qu'un élément dissonant sera retenu comme significatif et entraînera une reconstruction de la représentation.

Nous ne voyons donc que ce que nous avons déjà dans la tête (« *Encore une femme au volant* », par exemple).

Des recherches expérimentales ⁽¹⁵⁾ sur la formation des impressions, ont bien montré l'importance de ce phénomène. L'*effet de halo* organise nos impressions à partir de traits considérés comme plus importants ou à partir des premiers traits perçus selon un principe de cohérence qui n'admet que peu de dissonance.

Les stéréotypes nous en apparaîtront d'autant plus exacts que notre perception en constatera plus régulièrement la véracité.

5.4. Par effet prédictif.

La divulgation des sondages électoraux est interdite un certain nombre de jours avant les élections de peur qu'ils n'influencent les électeurs. Une prédiction, en effet, agit souvent sur le phénomène qu'elle prédit. Lorsqu'on attend un comportement de quelqu'un, on renforce la probabilité d'émergence de ce comportement.

C'est l'effet Pygmalion⁽¹⁵⁾ (célèbre expérience de Rosenthal et Jacobson). Après avoir provoqué aléatoirement des attentes positives sur certains élèves de la part de leur instituteur, ils ont pu constater l'efficacité de l'effet prédictif (bénéfique dans ce cas) sur l'évolution de ces élèves.

Cette réponse à l'attente est vraie dans d'autres milieux que scolaires. Elle intervient en fait dans toutes les interactions sociales. Elle est par exemple certainement à l'œuvre dans de nombreux réflexes socioculturels de minorités ethniques. Elle est encore plus évidente dans l'éducation des jeunes enfants qui sentent très bien ce qu'on attend d'eux, que ce soit en l'espérant ou en le craignant. On se convaincra de cette « efficacité symbolique » (Lévi-Strauss), de cette réponse comportementale à l'attente sociale en comparant l'éducation des enfants et ses résultats dans des sociétés très différentes de la nôtre.⁽²¹⁾

6. A quoi servent les représentations sociales?

La tradition fonctionnaliste en sciences humaines exige que nous parlions des fonctions des représentations sociales. Cette tradition exige qu'un phénomène social institué ait sa propre rationalité, développe une utilité sociale, une fonction vitale au sein du grand corps social.

Qu'on partage ou non ce paradigme fonctionnaliste (représentation de la société comme un "corps" social), on remarque qu'en effet, les stéréotypes peuvent être "socialement utiles" (mais à qui?). Ils servent donc ...

6.1. A économiser l'énergie sociale.

Nous l'avons vu (conclusion 3), les stéréotypes plus particulièrement, les représentations sociales en général, servent à orienter rapidement notre perception et notre action dans notre environnement social.

Énergie et informations sont capitales pour tous les systèmes vivants. Les représentations sociales nous permettent dans toutes les interactions sociales proches de celles déjà rencontrées d'économiser l'énergie et d'organiser l'information nouvelle plus rapidement en fonction du stock d'informations déjà connues.

6.2. A se définir socialement.

Notre identité sociale peut être définie comme « *le sentiment de soi et la représentation de soi qui découlent des formes d'interaction soi / autrui dans un contexte social donné, et qui déterminent qui nous sommes* ». ⁽²²⁾

Par ailleurs, quelle que soit la forme que prend l'identité sociale, elle doit toujours se construire à travers une dialectique "être comme" / "être différent".

Il faut toujours affirmer sa ressemblance, sa conformité, son appartenance au groupe, et cela pour exister, puisque nous n'existons qu'aux yeux des autres et que ces autres ne nous acceptent que si nous leur ressemblons, si nous nous conformons à leurs normes, si nous appartenons à leur groupe.

Mais il faut toujours aussi affirmer en même temps sa différence, son originalité, sa non-appartenance, et cela aussi, pour exister, car, si nous n'existons que par les autres, c'est à condition d'être différent des autres, de ne pas être comme tous les autres, de ne pas appartenir à tous les groupes. Il n'y a pas d'individualisation sans socialisation, ni de socialisation sans individualisation.

Il s'agit bien d'un jeu dialectique, puisque "être comme" certains s'affirme par la différence par rapport à d'autres et "être différent" d'autres s'affirme par la ressemblance à certains. Les petites filles qui mettent les souliers de maman et les petits garçons qui mettent le chapeau de papa affirment leur identité sexuelle autant par la ressemblance à leur sexe que par la différence avec l'autre.

L'appartenance à une catégorie ne peut s'affirmer que par la non-appartenance à une autre, sans quoi c'est l'indifférenciation généralisée qui ne permet plus l'identité personnelle ni donc d'existence.⁽²³⁾

Les stéréotypes (parmi d'autres institutions comme la mode vestimentaire par exemple) permettent justement cette double affirmation d'identité (être comme / être différent). En ce sens, ils sont psycho-socialement très utiles.

6.3. A légitimer des positions sociales.

Il existe dans toutes les sociétés de plus ou moins importantes inégalités de situations et de positions sociales: prestige, pouvoir, bien-être matériel, conditions de travail, ... Indépendamment ou/et complémentaires à ces inégalités, dans toute société aussi, tel ou tel comportement est choisi plus ou moins arbitrairement parmi des dizaines de comportements possibles. Ces inégalités pour subsister, ces privilèges pour se maintenir, ces comportements particuliers pour persister doivent bien se justifier. Et la justification, la légitimation doit être crédible, plausible, convaincante. Les représentations sociales, les stéréotypes régulièrement répétés, largement partagés et auto-contrôlés (auto-produits) présentent ces qualités.

Les rôles sexuels en fournissent un bon exemple. Pour légitimer des rôles bien distincts, une division du travail particulière, il a fallu forger des représentations sociales de ces rôles, des stéréotypes sexuels, des idéologies sexistes qui justifient ces rôles sociaux et économiques, les rendent "normaux", les présentent comme naturels pour que tous les acceptent.

Ainsi, en combinant le point précédent (identité sociale) et celui-ci (légitimité sociale), peut-on mieux comprendre comment fonctionnent les stéréotypes, mais aussi comment ils s'imposent à l'individu devenant ainsi un des plus puissants moyens de contrôle social. Ce contrôle social ou « contrôle normatif » s'appuie sur la culpabilité ressentie par tout individu dès qu'il « *a le sentiment d'une défaillance par rapport à une image de soi, affectivement valorisée* », socialement définie et légitimée par les représentations sociales et stéréotypes.⁽²⁴⁾ Pour éviter cette culpabilité douloureuse, il se conformera en général à son image de soi socialement produite.

6.4. A produire des effets sociaux.

Les représentations sociales ne sont pas socialement neutres, elles ne légitiment pas n'importe quelles positions sociales, elles ne justifient pas n'importe quels comportements, et elles ne le font pas au bénéfice de n'importe quoi et encore moins de n'importe qui.

« Qui veut, peut », par exemple apporte une justification morale à une réussite matérielle. Et si c'est à force de volonté, de courage et de persévérance qu'un tel a réussi, cette réussite doit être récompensée. Ce n'est que justice! Ainsi, non seulement le dicton justifie une réussite en masquant ses causes mais en plus en renforce les effets bénéfiques pour son bénéficiaire.

Présenter les jeunes immigrés comme des délinquants potentiels, ou les femmes comme peu "douées" pour la mécanique, n'est pas sans effets concrets, psychologiques, sociaux, économiques, politiques, ... sur les membres de ces catégories, comme sur leurs non-membres d'ailleurs, même si, très souvent, les victimes de ces stéréotypes cherchent à en tirer profit eux

aussi, à limiter les dégâts, en essayant de valoriser leur position telle quelle quand ils ne peuvent la changer (processus de stigmatisation) ⁽²⁵⁾.

Si les stéréotypes comme producteurs d'effets sociaux sont rarement intentionnels au départ, ils sont souvent récupérés intentionnellement par des personnes qui cherchent à s'en approprier des avantages. Les stéréotypes racistes en fournissent un mauvais exemple en politique!

8. Conclusions pratiques.

Nous avons commencé ce travail par 18 propositions stéréotypées et idéologiques. Nous le terminerons par 8 propositions méthodologiques.

Par rapport à tout phénomène social, à l'opinion qu'on s'en fait et qu'on communique (volontairement ou involontairement, en tant qu'enseignant par exemple), il est sociologiquement plus efficace de:

(ordre pas nécessairement chronologique)

1. Se méfier de tous

(et surtout de soi-même);

2. Douter de tout

(surtout de ses croyances les plus profondes
et de ce qui paraît le plus évident);

3. Expliciter ses propres représentations

(et/ou construire sa modélisation du phénomène considéré);

4. Se poser de « vraies » questions

et se les poser en des termes les plus univoques
et a-normatifs possible.

5. Envisager les différents aspects

et combiner les différents éclairages
(psychologique, économique, sociologique, ethnologique, politique, ...), éclairages partiels des
experts
dont l'autorité est basée sur la compétence;

6. Identifier les différents acteurs sociaux impliqués

coopérants ou concurrents selon leurs intérêts objectifs
et leur stratégie propre;

7. Confronter les différents points de vue

témoignages partiels des acteurs
dont l'autorité est basée sur l'expérience;

8. Faire la synthèse

de sa propre modélisation de départ,
des éclairages partiels récoltés (experts)
et des points de vue recueillis (témoins-acteurs)
et reconstruire une nouvelle modélisation

Une démarche de recherche scientifique peut alors commencer,

cf. *Manuel de recherche en sciences sociales* ⁽¹⁾.

NOTES: (et/ou invitations à des lectures complémentaires).

- (1) Pour une explicitation des trois fonctions de l'École: instruction, éducation, socialisation, cfr. **La démocratie dans l'école**, RUEFF-ESCOUBES (C.) et MOREAU (J.F.), Ed. SYROS, 1987 (1^e partie, pp 31-56).
- (2) Pour un développement théorique complet à propos des conceptions des apprenants, mais dans le domaine de l'enseignement des sciences naturelles, Cfr. **Les origines du savoir. Des conceptions des apprenants aux concepts scientifiques**, GIORDAN (A.) et de VECCHI (G.) Delachaux et Niestlé 1987.
- (3) Jurgen HABERMAS cité par J.M. CHAUMONT dans **Juger l'histoire** article paru dans la Revue Nouvelle de juin 88 (*) à propos du débat sur l'histoire allemande du nazisme.
- (4) **La formation de l'esprit scientifique** BACHELARD (G.), Vrin 1967.
- (5) **Didactique des sciences**, ASTOLFI (JP) et DEVELAY (M), Que sais-je? PUF 89.
- (6) Pour une explicitation des essentialisme / existentialisme, cf. **L'existentialisme est un humanisme**, SARTRE (JP) Ed. Nagel 1970.
- (7) **Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines**, MORFAUX (L.-M.), Ed. A. Colin 1980.
- (8) Connotation: « compréhension subjective d'un concept ; outre sa valeur cognitive pour un sujet, la résonance affective, morale ou sociale qu'elle éveille consciemment ou non dans son esprit ; par ex., ce qu'évoque spontanément le terme jeune pour des adolescents, pour tel adolescent, pour des adultes, pour des personnes âgées, etc. » Op. cit. en (8).
Par opposition, la dénotation d'un terme consiste uniquement en sa valeur conventionnelle, fixée par le dictionnaire par exemple ou par toute autre convention.
- (9) Pour une introduction à la notion importante de système et à l'analyse systémique, cfr. WATZLAWICK (P.), HELMICK-BEAVIN (J.) et JACKSON (D.), **Une logique de la communication**, Points Seuil, ch. 1 et ch. 4 dans le cas de la communication ; et en général, cfr. **Le macroscopie** de ROSNAY (J.). Points Seuil 75.
- (10) Cf. Classer, c'est toujours trahir. **Moi et les autres** JACQUARD (A.) Points Virgule Seuil.
- (11) Pour la question de départ et aussi pour l'ensemble de la démarche, (re)voir le **Manuel de recherches en sciences sociales**, VAN CAMPENHOUDT, MARQUET et QUIVY, 5^e édition, Dunod 2017.
- (12) La littérature scientifique ou polémique sur cette opposition inné/acquis est très abondante (consultez les fichiers thématiques des bibliothèques). Voir entre autres les deux très beaux et très classiques textes de Cl. LEVI-STRAUSS, **Race et histoire** publié et republié dans diverses éditions dont **Anthropologie structurale deux**, Plon, Paris 1973 et **Race et culture** republié dans **Le regard éloigné** Plon, Paris 1983. Ces deux textes sont complémentaires. Le deuxième doit être lu après et avec le premier.
- (13) Cf. Fiche concept **Idéologie**, notes de cours.
- (14) Pour le concept de représentation sociale, cf. ch. 4 de **Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale**, FISCHER (G.-N.), Ed. Dunod/PUM 1987, pp 93 à 124.
- (15) Pour un exemple de synthèse bio-anthropologique provisoire, cf. **L'unité de l'Homme** (sous la direction de MORIN (E) et PIATTELLI-PALMARINI (M) T. 1-2-3, Points Seuil 74.
- (16) cf. BOURDIEU (P.): «... la recherche sociologique se doit de suspecter et de déceler méthodiquement l'inégalité culturelle socialement conditionnée sous les inégalités naturelles apparentes puisqu'elle ne doit conclure à la "nature" qu'en désespoir de cause. (...) il vaut mieux douter trop que trop peu.» in **La sociologie de Pierre BOURDIEU**, ACCARDO (A.) et CORCUFF (Ph.) Ed. Le Mascaret, 1986, ch. 1.
- (17) Cf. fiche concept **Paradigme**, notes de cours.
- (18) Pour une synthèse moderne de ces travaux, voir MOSCOVICI (S.), **L'âge des foules** en Livre de Poche.
- (19) Voir ouvrage cité en (15), ch. 3 **L'influence sociale**
- (20) Voir parmi d'autres ouvrages ethnologiques, le classique Mœurs **et sexualité en Océanie** MEAD (M.) en Terre Humaine, Plon 1963
- (21) Ouvrage cité en (15) chap. 6 **L'identité sociale**, voir également le numéro spécial de **Sciences Humaines : Identité, identités**, Hors-Série n°15, Janvier 1997.
- (22) Ce rapport entre identité personnelle et sociale, conditionnant la vie même des individus est remarquablement présenté à travers le cas extrême de la société Canaque dans **Do Kamo**, LEENHARDT (M.) 1934 réédité en Tel chez Gallimard et à nouveau épuisé (voir bibl. Chiroux).
- (23) **Produire ou reproduire, une sociologie de la vie quotidienne**, REMY (J.), VOYE (L.) et SERVAIS (E.), Ed. Vie Ouvrière, Bxl 1978.
- (24) Cf. **Stigmates** GOFFMAN (I) Ed. de Minuit 85.
Pour une justification didactique de la démarche, cr. la littérature psychopédagogique sur les représentations mentales et entre autres : **Apprendre, oui, mais comment ?**, MEIRIEU (Philippe), Ed. ESF 1987 et aussi les notes (2) et (6).